

**Escuelas Oficiales de Idiomas
de la Comunidad Autónoma de Aragón**

Pruebas Unificadas de Idiomas

FRANCÉS

NIVEL INTERMEDIO C2

CONVOCATORIA ORDINARIA 2022

CLAVE DE RESPUESTAS

COMPRENSIÓN DE TEXTOS ESCRITOS

TAREA 1 : « ON EST EN TRAIN DE DEVENIR COMPLÈTEMENT NUNUCHE »

0	1	2	3	4	5	6	7	8
G	E	F	A	C	D	G	X	B

EXTRAIT A - (3)

Echappé des formules ampoulées des courriers administratifs – « Je sollicite votre bienveillance » – **pour être élu mot de l'année en 2018 par Le Robert, ce « n.f. » à consonance douce et chevaleresque a vampirisé des domaines aussi variés** que l'éducation, le management, la communication, l'écologie, les réseaux sociaux, la famille, la cuisine, la culture, la santé... **La crise sanitaire due au Covid-19 a fait grimper sa cote de popularité.**

EXTRAIT B - (8)

Aussi louable qu'instagrammable, jamais coupable, comment la bienveillance pour tous a-t-elle fini par nous empoisonner la vie ? « *On est en train de devenir complètement nunuche*, soupire Matthias Debureau, 51 ans, auteur de l'essai *Le Noble Art de la brouille* [Editions Allary, 2018]. **Dans les années 1980, on se disait des horreurs entre amis, on s'envoyait des insultes, ce n'était pas méchant et cela faisait rire. Le vanneur était populaire et plaisait aux filles. Aujourd'hui, je me retrouve à devoir dire "bisous, bisous" à tout le monde. Sinon, je passe pour un monstre.**

EXTRAIT C - (4)

L'écrivain américain Bret Easton Ellis en est convaincu : **la gnan-gnantisation du monde émane des millennials** (20 ans en l'an 2000) qu'il appelle « *génération Chochotte* ». **Elevés par des parents surprotecteurs, ces chichiteux nourris au lait d'amande auraient tendance à sombrer dans la sentimentalité et, sans modèle économique fiable, chercheraient à être aimés à défaut de prospérer.** « *Voilà pourquoi, aujourd'hui, la génération Chochotte ne demande qu'une chose : please, please, please, renvoyez-moi un feed-back positif, please* », écrit Ellis.

EXTRAIT D - (5)

Selon une étude menée en juillet par Appinio sur la positivité toxique, 84 % des Français avouent réprimer (au moins parfois) leurs émotions pour paraître heureux. « *Pourquoi faire semblant de ne pas avoir de violence en nous ?* interroge la psychanalyste Fabienne Kraemer. *L'injonction à la bienveillance nous force à nous contenir avec nos collègues et nos supérieurs... Inversement, l'entourage familial sert de défouloir. La bienveillance pour tous, c'est une exigence professionnelle qui demande d'acquiescer une forme de détachement envers l'autre : **en tant que psychologue, je me dois d'être bienveillante***

avec chacun de mes patients, et je peux vous assurer que cela ne va pas de soi. C'est un travail. »

EXTRAIT E- (1)

Du foutage de gueule ? Dans la télé-réalité aussi, la bienveillance affichée par les productions fait office de sparadrap. « Ces émissions fabriquent des clashes de plus en plus violents pour faire le buzz, mais elles apparentent depuis quelques années ce sadisme à quelque chose de vertueux, pour faire bonne figure », explique Nathalie Nadaud-Albertini, sociologue des médias. Cris, larmes, insultes... Les candidats se balancent des matelas à la figure, mais la chaîne veille sur eux avec bienveillance : *La Villa des cœurs brisés* (depuis 2015) fait sa B.A. en fournissant aux âmes en peine les services d'une love coach, et *Les Anges* (2011-2020) accompagne ses ouailles dans leurs projets professionnels.

EXTRAIT F - (2)

L'homme moderne sait se mêler des affaires des autres au nom du bien commun. Une pratique facilitée par les réseaux sociaux : ici une mère de famille préconise « l'éducation bienveillante » ou #éducationrespectueuse, là, un monsieur pâlot appelle à « la bienveillance alimentaire » ou #mangerenpleineconscience et plus loin, un cadre dynamique incite au « management bienveillant » ou #libretriche. Prônée de manière *new age* ou systématique, parfois teintée de nervosité, l'injonction à la bienveillance participe de la culture des réseaux sociaux où les débats nuancés sont souvent remplacés par l'invective parano-mégalo.

EXTRAIT G- (0) y (6)

On tombe sur *Dring, dring, allô, j'écoute : bienveillance, anonymat, entraide only* (Larousse, 160 pages, 10,95 euros) écrit par une youtubeuse de 23 ans, Romy, en prolongation de son compte Instagram @pansetesmaux. **(0) Voué à accueillir tout le pathos du monde sur des sujets aussi variés que l'acné, la déprime hivernale, les vergetures, l'anorexie, l'asexualité, l'entrepreneuriat, le vaginisme, ce compte bis conçu en marge de son activité principale d'influenceuse mode joue la carte de la bienveillance collaborative :** (6) « Chacun peut venir parler de ses problèmes et apporter son aide aux autres... Je me sentais obligée de le faire pour mes abonnés », admet cette « hypersensible » aux trois cœurs tatoués et au 1,6 million de fans.

692 mots

Par Maroussia Dubreuil www.lemonde.fr, 27 août 2021

TAREA 2 : NOTRE ALIMENTATION EN QUESTION

0	1	2	3	4	5	6	7
V	V	?	F	F	V	F	V

C'est l'histoire d'un paradoxe. Si l'on en croit le dernier Eurobaromètre, 98 % des Français estiment qu'il « est important de protéger le bien-être des animaux d'élevage » et 88 % que ce bien-être « devrait être mieux protégé qu'il ne l'est actuellement ». Et pourtant, ce critère est rarement pris en compte devant l'étal de viande du supermarché. « Quand on fait ses courses, on n'a aucune raison de penser à la condition animale » (0), rappelle Nicolas Treich, directeur de recherche.

Certes depuis la fin des années 1990, la consommation de viande baisse en France. Mais il faut en chercher les raisons ailleurs : son coût, comme le rappelle Terra Nova dans un récent rapport mais aussi les considérations nutritionnelles et sanitaires (1). Pour le reste, le consommateur est pris dans un dilemme que Nicolas Treich connaît bien : le « paradoxe de la viande » : « Ils sont confrontés à un conflit moral, une dissonance cognitive dont ils peuvent se sortir de deux manières », explique l'économiste : réduire ou supprimer leur consommation de viande ; ou bien se voiler la face sur les conditions d'élevage (3).

Les études qu'il a menées montrent bien la puissance de l'auto-persuasion « Les omnivores ont tendance à minorer la maltraitance animale. Le système d'élevage industriel reste très opaque. Et cela arrange tout le monde (4) : les producteurs, qui continuent à vendre leurs produits ; l'État, qui évite des pertes d'emploi ; et les consommateurs qui mangent de la viande sans culpabiliser. »

Les chiffres parlent d'eux-mêmes : 80 % des 800 millions de poulets élevés en France le sont dans un système intensif ; 95 % des porcs vivent sur caillebotis dans des bâtiments surpeuplés ; 99 % des lapins sont en cage en Europe, etc. Et quand certaines améliorations réglementaires sont imposées, leur application laisse souvent à désirer.

De la prise de conscience à l'acte d'achat, le pas est large, mais il pourrait être sauté par de nombreux consommateurs dans un futur proche. « Beaucoup de producteurs industriels justifient leur inertie en affirmant que les gens ne sont pas prêts à payer plus cher pour que les bêtes soient mieux traitées. Or une expérience menée en 2008 en Californie montre le contraire » (5), souligne Nicolas Treich. À l'époque, dans cet État américain, la grande majorité des œufs coquilles étaient issus d'élevages en batterie. Interrogés, 63 % des Californiens ont souhaité une évolution drastique du système, quitte à voir augmenter le prix des œufs. Il y aurait donc un « consentement à payer », contrairement aux idées reçues. (6) Par ailleurs, la réticence vis-à-vis de certaines pratiques jugées cruelles progresse. Même en France, où le foie gras est une institution, 70 % des Français se disent opposés au gavage selon l'Ifop – une pratique interdite dans plusieurs pays européens.

D'une manière générale, *le CIWF recommande de choisir de la viande bio, le cahier des charges étant plus exigeant en termes de bien-être animal. Quand un poulet standard est abattu au bout de 35 à 40 jours, après avoir vécu enfermé avec 25 autres bêtes par m², un poulet bio vit au minimum 81 jours et bénéficie d'un accès au plein air.* Comme d'autres experts, la directrice estime d'ailleurs qu'il vaut mieux continuer à étoffer le cahier des

charges du bio plutôt que de créer un label spécifique. « *Le bio est connu et bénéficie d'un capital confiance, alors qu'un nouveau label poserait des questions complexes de certification* », renchérit Laure Ducos, à Greenpeace.

À mesure que les substituts végétaux se développent, le choix des consommateurs va pouvoir s'étoffer (7). Une donnée clé pour résoudre, au moins en partie, la question du coût : « *Consommer moins de viande permet de consommer une viande plus chère mais de bien meilleure qualité*, relève le directeur général du think tank Terra Nova, Thierry Pech. *Avec des effets directs sur les modes d'élevage et le bien-être animal.* » Mais aussi, le niveau de vie des éleveurs, la préservation de l'environnement, etc. Un cercle vertueux, qui conduit Terra Nova à recommander une division par deux de notre consommation de chair animale dans les 20 à 30 prochaines années. Illusion ? Pas si sûr. D'après un sondage *Terra Eco-OpinionWay*, 27 % des Français seraient prêts à devenir « *flexitariens* », donc à manger de la viande de qualité de façon très occasionnelle.

727 mots

Lamoureux, La croix, 2018.

TAREA 3 : L'INCROYABLE VIE SOUTERRAINE D'HELSINKI

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
B	A	C	B	B	C	C	A	B	C	A

La capitale finlandaise concentre ses infrastructures sous terre afin de protéger les habitants du froid et de préserver son extérieur.

Les **passants (0)** qui vaquent à leurs occupations dans les tunnels du centre d'Helsinki, sortant du supermarché, ou prenant un café, oublient parfois qu'au-dessus de la **couche (1)** de granit et de béton qui les protège il fait moins 10 degrés, et que le soleil va se coucher à 15 heures. « *On n'est pas juste sous les rues, mais très profond dans la roche*, précise Eija Kivilaasko. *Nous avons déjà vingt kilomètres de tunnels où sont construites ces installations, et nous augmentons leur nombre car les gens aiment être en sous-sol... Surtout en hiver !*»

Chargée au début des années 2000 de concevoir le schéma directeur des **entrailles (2)** de la capitale finlandaise, une première mondiale à l'époque, l'ingénieure de la ville vient de voir adopté par le conseil municipal son deuxième plan, qui prévoit les travaux à faire dans les dix prochaines années. Il s'agit de centaines de cartes et de documents légaux qui permettent la préemption de différents espaces souterrains, à différentes profondeurs, afin d'y construire de futurs tunnels, espaces commerciaux et locaux techniques. L'objectif est d'épargner au 1,5 million d'habitants de l'agglomération d'Helsinki - soit un quart de la population du pays - les rigueurs de la mauvaise saison, mais pas seulement. Si les Finlandais **creusent (3)** leur sous-sol depuis les années 1960, c'est aussi parce qu'ils aiment l'espace, la nature, même en ville. Comme l'écrit Ilkka Vähäaho, chef de l'unité du sol et du sous-sol de la ville d'Helsinki, « *les installations placées sous terre libèrent des mètres carrés pour le sol naturel et la végétation, qui permettent de réguler les températures et l'humidité* ».

Enterrer ce qui est encombrant

Pour ne pas encombrer leur capitale, les Finlandais ont décidé d'enterrer tout ce qui était certes utile, mais encombrant : comme une station d'épuration complète, des transformateurs électriques ou un réservoir d'eau profond de quarante mètres. Des travaux parfois herculéens, toujours à **l'explosif (4)**, mais facilités par la nature du sous-sol constitué de granit très ancien. « *C'est plus cher à la construction, mais nous avons maintenant beaucoup d'expérience dans ces travaux souterrains, **se félicite (5)** Eija Kivilaasko. Tout ce qui est nécessaire à la maintenance technique n'a pas besoin d'être en surface, précise-t-elle. Plutôt qu'un centre-ville trop dense, avec des tours, nous préférons avoir des parcs, des zones où les gens peuvent pique-niquer, marcher, faire leur shopping. »*

Le sous-sol d'Helsinki possède déjà quatre cents sites différents sur 10 millions de mètres carrés, le plus enfoui étant situé à 100 mètres sous le niveau de la mer. **Vestige (6)** de la guerre froide, un quart d'entre eux peuvent se transformer en abri en cas de conflit en soixante-douze heures, le temps d'installer des douches de décontamination, des toilettes... Et de fermer hermétiquement les portes. L'une des installations les plus spectaculaires est la piscine d'Itäkeskus, dans l'est de la ville, dont le **bassin (7)** olympique qui reçoit 400.000 nageurs par an semble avoir été creusé dans une caverne : « *Je viens presque tous les jours, je ne fais plus attention, mais parfois en levant la tête je réalise où je suis... sous terre* », confie Irina, une **habituée (8)**.

Le sous-sol d'Helsinki réserve d'autres surprises, comme une piste de karting, enfoncée à une dizaine d'étages sous la surface, et qui ne dérange aucun voisin ; l'église de Tempeliaukio, inaugurée en 1969, devenue le monument le plus visité en Finlande ; ou encore la salle de spectacle Musiikkitalo, siège de l'orchestre philharmonique d'Helsinki.

Intérêt des élus des grandes villes à travers le monde

Dans le nouveau schéma directeur voté en août, Helsinki va encore agrandir sa face cachée, sous les pieds de ses habitants, avec quatre-vingts nouveaux espaces et tunnels : « *Ce sont des **réservoirs (9)** pour notre développement futur, explique Eija Kivilaasko, par exemple pour accueillir les locaux techniques d'hôpitaux, des stations de pompage. »* À côté de cette volonté d'enterrer ce qui prend de la place, et n'est pas directement utile dans la vie quotidienne, l'objectif est aussi que les habitants s'approprient vraiment cet espace souterrain, qu'il ne soit plus seulement un lieu de passage.

Cet Helsinki souterrain, qui fait déjà l'objet d'une promotion touristique, intéresse aussi beaucoup les élus des grandes villes à travers le monde, souvent **confrontés (10)** à un manque d'espace. « *Les demandes de visites sont presque quotidiennes* », constate Ilkka Vähäaho. Et le futur grand projet planifié par la capitale finlandaise devrait encore renforcer leur curiosité : il s'agit de l'excavation de deux gares souterraines, à soixante mètres de profondeur, pour se connecter au tunnel ferroviaire de 100 kilomètres qui devrait prochainement rejoindre Tallinn, en Estonie, de l'autre côté du golfe de Finlande.

Par Frédéric Faux, lefigaro.fr 29/12/2021 (794 mots)

COMPRESIÓN DE TEXTOS ORALES

TAREA 1: AURÉLIEN BARRAU, DISCOURS SUR LA RÉVOLUTION ÉCOLOGIQUE

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
V	V	F	F	?	V	F	?	V	V	F

TRANSCRIPTION

Journaliste : Vous êtes séduit par ce genre de stratégie, c'est-à-dire arriver à regrouper 10% 15% de pionniers, mais surtout changer la manière de voir, la manière de compter, la manière de... de mettre en théorie les choses. (0)

Aurélien Barrau : Oui, changer, oui, mais il faut quand même que nous prenions la mesure de l'enjeu. J'ai bien compris que vous vouliez que nous nous attelions aux solutions et non pas au constat. Mais la révolution qui est nécessaire ne peut être comprise qu'au regard précis du constat. (1)

Donnez-moi 30 secondes, deux informations très récentes qui sont passées sous le radar médiatique et qui sont peut-être les plus importantes de ce siècle (2). Nous venons d'apprendre que dans la branche du vivant qui comportait, et de loin le plus d'individus et de loin le plus d'espèces, la biomasse a chuté de 67% en une décennie. C'est une catastrophe planétaire.

Journaliste : C'est surtout les insectes ? C'est surtout la part des insectes ?

Aurélien Barrau : C'est beaucoup plus que les insectes, c'est tous les arthropodes, c'est énorme. Le second point fondamental, c'est que nous venons d'apprendre, il y a quelques jours, que la moitié des points dits de...de...de basculement irréparable sont déjà atteints beaucoup plus rapidement que ce qui avait été pris dans les pires scénarios des scientifiques, nous sommes littéralement dans un état d'extermination massive de la vie sur Terre. Nous sommes en guerre totale.

Journaliste: Extinction, rébellion, si j'ose dire !

Aurélien Barrau : Oui, mais nous sommes à la fois, si vous voulez, les auteurs de ce massacre et une partie des victimes de ce massacre (3). Et pour être tout à fait honnête et le dire sans être trop vindicatif, je crois quand même que l'essentiel de ce qui est proposé aujourd'hui relève de la bouffonnerie. Nous sommes en conflit nucléaire et nous affûtons nos lance-pierres. Ça peut effectivement amuser les enfants pendant quelques soirées, mais ça ne va pas faire illusion longtemps. Et permettez moi d'être clair si vous voulez, je crois qu'il faut absolument, c'est le plus urgent au niveau de l'action concrète comme vous le voulez, que nous sortions de l'état d'hébétude, pour ne pas dire d'aliénation qui est actuellement le nôtre. Si vous voulez le verrouillage systémique et fait en sorte qu'aujourd'hui, les gens qui préfèrent leurs enfants à leur argent passent pour des radicalisés (5), les gens qui préfèrent sauver la vie plutôt qu'un point de croissance passent pour des doux dingues. Alors, je pense que la plupart des gens présents dans cette salle fréquentent beaucoup d'économistes et se disent oui, mais il y

a des réalités économiques. Si vous voulez. Mais moi, je suis physicien et je peux vous assurer que **les réalités économiques, elles, sont contractuelles. Les réalités biologiques, c'est-à-dire, les gens qui meurent, les réalités physiques, c'est-à-dire, le crash du système planétaire qui est actuellement en train d'avoir lieu, ça, ce sont des réalités non contractuelles (6).** Elles se rappellent à nous et il va être temps d'être un peu sérieux.

Journaliste : Aurélien Barrau, est-ce que vous pensez qu'on peut changer de modèle profondément, rapidement, radicalement, en évitant la décroissance, c'est-à-dire en continuant à préserver pour les humains de demain un développement économique et social et plus de confort ?

Aurélien Barrau : Mais la croissance, ça m'intéresse pas du tout. Ce qui est intéressant, c'est le progrès, c'est le bien vivre, c'est l'amour, c'est la créativité. La décroissance, je l'appelle de mes vœux. Elle ne doit pas faire peur. Le PIB, on s'en fiche complètement. C'est pas ça qui est important dans nos vies. **Non, je m'inscris parfaitement en faux par rapport à ce dogme qui relève de la pensée magique, qui voudrait que la croissance soit quelque chose d'indépassable et de fondamentalement bon pour nos vies (8).** Aujourd'hui, la corrélation entre la croissance du PIB et la dévastation écologique est un fait scientifique acté. Donc, il va falloir qu'on revoie nos logiciels et je m'inscris un peu en faux par rapport à mon voisin qui me disait moi, bon, je suis un peu plus âgé que vous, et donc j'entends tout ça depuis longtemps.

Journaliste : La sagesse, la sagesse !

Aurélien Barrau : Mais précisément, précisément, en 40 ans, les populations d'animaux sauvages ont disparu de 60% pour cent. C'est une catastrophe. Ce n'est pas une peur de l'avenir. C'est un bilan du passé. Et quand vous dites qu'il faut être précis, c'est-à-dire effectivement ne pas tout mélanger parce que ce sont des questions complexes, je suis on ne peut plus d'accord, mais je ne comprends même pas pourquoi vous la rabattez sur le problème du carbone. Ce que je viens d'évoquer tout à l'heure n'a strictement rien à voir avec le réchauffement climatique. **Ce n'est pas le réchauffement climatique qui, à ce stade, est responsable de l'extinction de la vie sur Terre. Pas du tout. Ce sont les pesticides, c'est la surpêche et la disparition des espaces de vie (9).** Donc, manifestement, nous n'avons, dans cette salle de personnes concernées, pas encore compris quel était l'enjeu du problème. Donc, je crois vraiment....

Journaliste : En tout cas, on n'arrive pas à relier entre les différents enjeux.

Aurélien Barrau : Mais c'est notre manière d'habiter l'espace, l'enjeu. **Si vous voulez le point maintenant, ce n'est pas que faire une source d'énergie propre parce qu'avec un bulldozer qui fonctionne à l'énergie solaire, on peut raser la forêt amazonienne (10).** On n'aura pas émis de CO₂, on doit quand même raser la forêt. Ce qu'il faut maintenant, c'est comprendre que la vie vaut pour elle-même, c'est de cesser d'instrumentaliser et de financiariser des valeurs qui sont fondamentalement hétérogènes à ces atrophies en quelque sorte, ou à ces réductions. Et ce qui est extraordinaire, c'est que dans le passé, on aurait dû le faire, pour éviter le colonialisme, pour éviter les affronts sociaux absolument extraordinaires. On n'a pas su le faire parce que les dominants, entre guillemets, les puissants, n'avaient aucun intérêt à le faire. Mais aujourd'hui, même ceux qui ont les rennes ont intérêt à le faire parce que cette activité de surprédation devient

suicidaire. Donc, si même cette fois, nous échouons, ça relève littéralement d'une sorte de folie humaine.

4'58''

MY TF1, Quotidien week-end, avril 2021.

TAREA 2 : L'ILLUSION MÉRITOCRATIQUE

0	1	2	3	4	5	6	7	8
A	A	C	A	B	B	A	A	B

TRANSCRIPTION

Journaliste : David Guilbaud, bonjour !

David Guilbaud : Bonjour !

Journaliste : Vous êtes diplômé de l'ENA, promotion « 2015-2016 George Orwell » et pourtant, vous écrivez un livre sur l'illusion méritocratique. Ce livre, donc, explique très bien à quel point la méritocratie en grande partie est un discours, discours peut-être, qui masque l'augmentation des inégalités (0). Alors, pourquoi est-ce que tout le monde croit à la méritocratie ?

David Guilbaud : Bah, le discours méritocratique, c'est celui qui dit aux gens que, en quelque sorte, « quand on veut, on peut ». C'est-à-dire que la réussite scolaire elle serait accessible uniquement en fonction des efforts de chacun qui s'en donne les moyens. Or, ce discours est très prégnant dans notre société. Et pourtant, on sait depuis très longtemps que les inégalités restent très fortes, et que le système scolaire échoue à compenser les inégalités d'origine, et que donc les efforts de chacun, statistiquement, ne suffisent pas aux enfants issus de catégories sociales défavorisées, à compenser le retard d'origine (1). Donc, la question, c'est de savoir pourquoi ce discours reste aussi prégnant malgré ces inégalités. Le système scolaire français, c'est un des plus inégalitaires de l'OCDE. Les enquêtes PISA nous le montrent, à la fois par l'ampleur des inégalités entre les moins bons et les meilleurs et par le poids de l'origine socio-économique dans ces difficultés. Alors, certes, il existe des, ce qu'on va appeler des « miraculés scolaires », c'est-à-dire des gens issus de catégories sociales... (2)

Journaliste : Comme vous !

David Guilbaud : Alors on en reparlera, mais issus de catégories sociales défavorisées qui s'en sortent finalement (2). Mais, d'abord, ça ne change rien au constat statistique qui est qu'à l'échelle générale, les enfants issus de catégories sociales défavorisées ont moins de chances que les enfants issus de catégories sociales favorisées d'accéder aux classes les plus valorisées dans notre société. Et en plus, les parcours de ces personnes qu'on va qualifier de « miraculées », en fait peuvent souvent s'expliquer par ce qu'on va appeler des avantages secondaires. Donc, ça va être un certain capital culturel transmis par la famille, des rencontres au cours du cursus

(3), etc. Donc, les inégalités demeurent, le discours méritocratique reste toujours aussi fort. Donc la question, c'est pourquoi et à quoi il sert ?

Tout d'abord, **il faut se souvenir que le mérite, c'est jamais quelque chose d'objectif. C'est un principe de jugement social qui est (en)fonction de critères qui sont définis par les personnes qui vont être appelées à juger, donc les personnes en place et donc, c'est en un principe structurellement conservateur. Et ce discours méritocratique, dans ce contexte-là, il sert avant tout de principe de légitimation des inégalités sociales (4)**, qui est évidemment un principe de légitimation beaucoup plus fort que celui de l'héritage qui, lui, est inacceptable dans une société où on proclame l'égalité théorique des individus.) Donc, ça, c'est un principe de légitimation. Alors certes, ces résultats sont un peu moins certains que lorsque la transmission des places sociales se faisait par l'héritage. Il y a une part d'aléa, mais en revanche, la légitimation est infiniment plus forte puisque c'est un principe qui, apparemment, est inattaquable.

Une autre de ses fonctions, en valorisant les méritants, c'est aussi de dévaloriser ceux qui seraient non méritants. **Et ça alimente donc toute une rhétorique qui défend la réduction des missions d'assistance et de solidarité de la part de l'État (5)**, euh, à l'encontre de ce qu'on va appeler les assistés, voilà, au motif que ces gens-là ne seraient pas méritants et ne mériteraient pas d'être aidés. Donc, il y a des fonctions pour les catégories sociales dominantes de ce discours méritocratique et en revanche, pour les catégories sociales dominées, c'est un piège puisque d'abord, ces catégories sociales dominées doivent y croire si elles veulent avoir un espoir de s'en sortir, entrer dans le jeu scolaire et espérer s'en sortir par leur scolarité. Elles doivent y croire et en même temps, elles sont donc écrasées par ce discours lorsqu'elles se heurtent à l'échec qui, statistiquement, est plus probable les concernant. C'est un discours qui est extrêmement culpabilisant, **puisqu'il renvoie chacun à sa responsabilité individuelle en masquant finalement la dimension collective du mérite ce qui fait que la réussite de quelqu'un n'est jamais isolable de son contexte de réalisation (6)**, que ce soit le contexte familial dans lequel on grandit.

On sait qu'à l'âge de 5 ans, 70% des inégalités de développement des enfants, du développement cognitif et langagier s'expliquent par le contexte familial, avec ensuite tous les points de sélection un peu diffuse, qui bien en amont des moments officiels de sélection comme l'examen ou le concours, finalement, orientent les trajectoires, c'est-à-dire le choix d'un établissement, le choix d'une option. Tous ces petits choix qui, peu à peu, déterminent des trajectoires divergentes selon l'origine sociale. Et, ce qu'il s'agit de dire avec ce livre aussi, c'est que ce principe du mérite, il a des effets néfastes pour toute notre société. **D'abord en termes d'efficacité, parce qu'il alimente une logique de performance, de compétition, alors qu'on sait que les sociétés les plus efficaces sont celles qui sont coopératives (7)**. Par ailleurs, il focalise l'attention sur les diplômes au détriment finalement des relations vraiment humaines de confiance que les individus doivent être amenés à construire pour également assurer un bon fonctionnement de cette société. Et par ailleurs, **il nuit à la cohésion sociale puisqu'il suscite du ressentiment chez les perdants du jeu qui, en fait, sentent bien que le jeu était biaisé en leur défaveur et que donc, il y a eu un marché de dupes (8)**. Et ça suscite aussi du désengagement parce que ça alimente le sentiment qu'on n'a finalement pas de prise sur son destin social et donc ça encourage le désengagement vis-à-vis de la société.

TAREA 3 : LA LANGUE SELON LORÀNT DEUTSCH

0	<i>personnage principal</i>	✓	4	attaqué là-dessus	
1	métissages		5	déroger	
2	français usuel		6	faites aider	
3	Votre ancêtre		7	m'a flatté	

TRANSCRIPTION

Laurent Ruquier : C'est sur l'histoire de France ou sur la langue française ?

Lorànt Deutsch : Nan, c'est l'histoire de la langue française. **Le personnage principal (0)**, c'est vraiment la langue française et euh....

Laurent Ruquier : Et qui croise l'histoire de France !

Lorànt Deutsch : Tout le temps ! Mais surtout qui est le meilleur marqueur de notre identité. Vous savez ce mot qui fait peur à tout le monde aujourd'hui. L'identité c'est réac', c'est nauséabond. Oh là là ! L'identité, oh là là ! Marqueur ethnologique. Je pense que l'identité, c'est quelque chose qui peut être très simple et très généreux. Et quand on cherche à ce qui nous définit, - qu'est ce qui fait de nous des Français ? Je pense pas que ce soit notre religion. On n'a pas tous la même religion, il y a des tas de français qui n'ont pas de religion. Je pense pas que ce soit la couleur de notre peau, il n'y qu'à regarder l'équipe de France de football, ou alors faut enlever les deux étoiles sur le maillot, et ça, il n'en est pas question. C'est le fait d'être né en France ? Je pense pas, il y a des tas de Français ne sont pas nés en France. C'est le fait de vivre en France ? Je ne pense pas non plus, il y a des tas de Français qui vivent pas en France.

Donc, c'est quoi être français ? Et pour moi, je pense qu'être français, c'est la langue. Parce que la langue, c'est ce qui caractérise le mieux pour moi les mariages, les usages, les **métissages (1)**, les voyages d'un peuple. C'est ce qui nous permet de nous relier dans l'espace autour d'un projet commun, la France. Mais c'est ce qui nous permet aussi de nous renseigner dans le temps sur qui on est, d'où on vient. La langue qu'on parle, c'est notre ADN qui se déroule dans nos bouches. Dès que vous parlez, vous convoquez un ancêtre.

Laurent Ruquier : Avec très peu de, et après je laisse la parole à Valérie Trierweiler et à Adèle Van Reeth, avec très peu de mots gaulois, et ça m'a surpris.

Lorànt Deutsch : Bah oui ! J'ai voulu rebondir sur une petite phrase qu'on entend tout le temps « nos ancêtres, les Gaulois, nos ancêtres, les Gaulois ». Alors tout le monde dit « c'est pas vrai, nos ancêtres, les Gaulois », etc. Mais effectivement, ce n'est pas vrai. Parce qu'au niveau de la langue, les Gaulois, qu'est-ce que c'est ? Il y a combien de mots

gaulois qu'on emploie, vous et moi ? Moins de 100 ! Et que si on considère que le **français usuel (2)**, c'est 35 000 mots, il y en a 35 000 dans les petits dictionnaires. Dans les dictionnaires les plus sophistiqués, ça va monter jusqu'à 100 000.

Intervenant : Pas pour tout le monde !

Lorànt Deutsch : 100 pour 100 000. En plus ouais ! Oui, non, mais 100 mots pour cent mille, 0,1% c'est que dalle ! Et en plus, si je commence à essayer de m'introduire avec vous en Gaulois, si je sors ma liste, elle est pas longue, ça va être que des mots de poisson ou d'outils agricoles quoi, tu vois : la souche, la benne, la bonde, le talus, le blaireau. Bon ça, c'est peut-être bien pour moi ! Le bouc euh, sympa pour le mari de quelqu'un ! Enfin je ne sais pas, mais il n'y a que des noms de « *L'amour est dans le pré* ».

Laurent Ruquier : Donc c'est le latin, les Romains, évidemment, qui nous ont...

Lorànt Deutsch : Notre papa.... Je ne sais pas si vous aimez Astérix, mais faut tout recommencer ! **Votre ancêtre (3)**, ce n'est pas le petit héros avec des plumes, c'est le gros balaise¹ en cuirasse, c'est Jules César.

Laurent Ruquier : C'est Jules César qui nous a apporté notre...

Lorànt Deutsch : 80% de nos mots c'est du latin !

Laurent Ruquier : Notre langue. Ça vous a intéressé ? Vous avez envie d'aller voir Lorànt Deutsch sur scène ? Tiens je commence, cette fois, par Adèle Van Reeth !

Adèle Van Reeth : Ben oui, bien sûr. Moi, j'ai envie de voir et j'ai surtout envie de lui poser la question, enfin de vous poser la question de votre responsabilité. Quand vous écrivez, quelle... quelle responsabilité est-ce que vous vous accordez ? Vous vous dites : c'est ma version des choses et j'ai envie de donner aux gens l'intérêt pour la langue française et de transmettre la passion pour l'histoire. Ou vous dites : non, en fait, il y a vraiment une vérité qu'il faut que je transmette, et voici comment je vais le faire. Parce qu'on vous a beaucoup **attaqué là-dessus (4)**. Vous savez pourquoi je pose cette question-là...sur la vulgarisation de l'histoire ou d'un rapport à la langue ? Et c'est une responsabilité énorme de vulgariser, j'aime pas trop le terme mais....

Lorànt Deutsch : Mais ça va bien avec la langue française vulgariser ! Parce que c'est ce que disait l'historien Paul Zumthor : « vulgariser, c'est mettre en roman ». C'est justement, la langue française est née d'une vulgarisation de la langue latine,

Adèle Van Reeth : C'est pas étonnant qu'on vous tombe dessus à ce moment-là, parce qu'on déteste rendre les choses accessibles à tout le monde. On part du principe qu'il y a quand même un savoir qu'il faudrait laisser seulement entre nous.

Laurent Ruquier : Ici même, on vulgarise la culture tous les samedis soir !

Adèle Van Reeth : Et donc, le faire est un geste absolument louable et moi, je l'encourage toujours à 100% et j'en ai aussi fait en partie mon métier. Mais il y a une chose à laquelle il (ne) faut pas **déroger (5)**. J'imagine que vous y pensez tout le temps, c'est l'exigence et l'exactitude en fait. C'est-à-dire que la moindre erreur, on ne vous la passera pas.

¹Oubalèze.

Lorànt Deutsch : Moi, mon exigence avant tout, c'est de rendre les gens curieux. C'est-à-dire que ce qui m'arrive, moi, est ce qui fait que mes journées sont incroyablement riches, merveilleuses, pleines de surprises, d'énigmes, d'enquêtes. Je me dis ça peut se transmettre à mon prochain, donc c'est ce que je fais dans mes écrits, c'est que j'essaie de rendre les gens curieux, de lutter contre les certitudes. C'est aussi ce qui est beaucoup présent dans ton livre. Lutter contre les certitudes, c'est le meilleur moyen. Valérie, vous cherchez un moyen pour ne pas vieillir ? Eh bien, c'est de lutter contre les certitudes, tout simplement.

Valérie Trierweiler : Oui mais cela dit, vous ne répondez pas à la question, vous ne répondez pas à la question : est-ce... qu'est-ce que vous cherchez à transmettre une vérité ou la vôtre ou votre interprétation ?

Lorànt Deutsch : Écoutez, je ne suis pas un universitaire, évidemment, et c'est justement pour ça que je ne me pose pas de questions. Je ne suis pas patenté, je n'ai pas de diplôme, etc. Je cherche juste à donner envie aux gens de s'inté..., de s'intéresser à ce qu'ils ont de plus proche, de plus intime : leur langue, la langue qui pénètre au plus profond d'eux-mêmes.

Valérie Trierweiler : Mais est-ce que vous vous **faites aider (6)** du coup, par des universitaires ?

Lorànt Deutsch : Bien sûr. Là, je me suis basé sur, je me suis basé sur les hist..., sur les linguistes, les grands linguistes. J'ai trois, je veux dire ... « fichiers source » qui vont être Alain Rey, qui sont Karin Ueltschi, qui est une médiéviste...

Laurent Ruquier : Alain Rey il est même dans le programme pour le théâtre.

Lorànt Deutsch : Il est dans le programme parce qu'on collabore ensemble. Il a tellement aimé mon livre. Je suis très heureux d'ailleurs qu'on collabore ensemble sur un ouvrage commun. Ça lui a plu et quand il a vu mon spectacle, il a dit « mais qu'est-ce que je vais pouvoir dire de plus ? ». Donc ça m'a beaucoup touché. Ça **m'a flatté (7)**. Mais c'est vrai que je me suis basé à partir de son travail et aussi sur le travail de comment, de... d'Henriette Walter, qui est une sublime linguiste. Et donc, je ne fais que redire, à ma façon avec mon incarnation de comédien, d'acteur, de mise en lumière, de mise en mouvement...

Laurent Ruquier : Et plus rapidement !

Lorànt Deutsch : Et plus rapidement, ce qui a été dit, qui a été dit par des historiens, en tout cas des linguistes qualifiés.

Adèle Van Reeth : Mais il... est-ce qu'il y a une dimension politique par exemple ? Vous dites voilà, l'identité française, pour moi, c'est la langue. Est-ce que c'est une manière aussi de militer pour quelque chose, pour une certaine définition de l'identité française ?

Lorànt Deutsch : Mais non ! Je milite pour une seule chose c'est mon pays.